

Jessica Cornwell

Les Pages du Serpent

Traduit de l'anglais par Élisabeth Luc



Titre original :
The Serpent Papers

Première publication en langue originale par Quercus en 2015.
© Jessica Cornwell, 2015.

Carte et illustrations intérieures : © Jamie Whyte

Tous droits réservés.

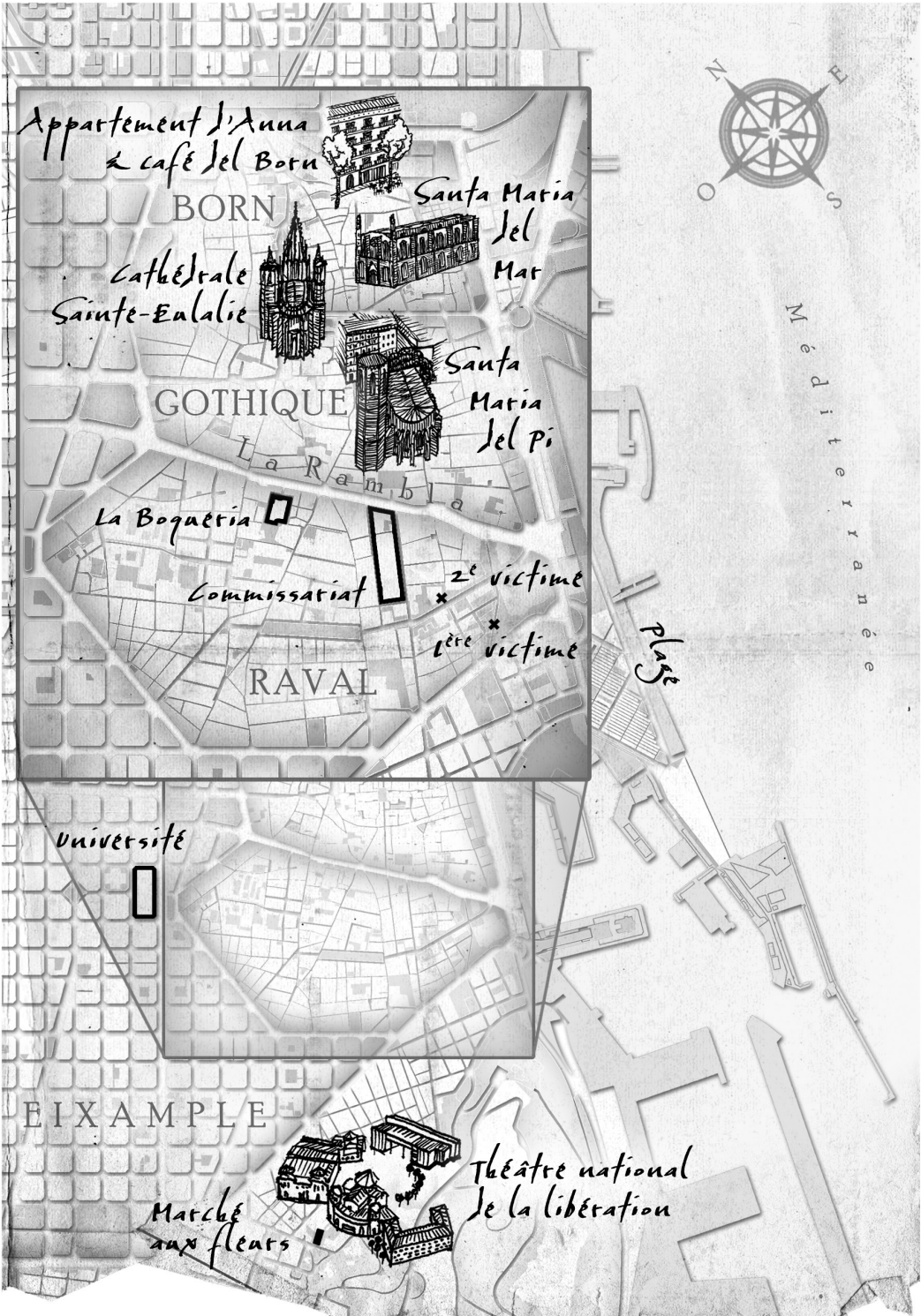
*Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, transmise, stockée ou utilisée
sous quelque forme que ce soit (électronique, mécanique, photocopie ou autres),
sans l'autorisation préalable de l'éditeur.*

Ce roman est une œuvre de fiction. Tous les noms, personnages, lieux
et événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance
avec des personnes réelles ou ayant existé est fortuite.

© Éditions Michel Lafon, 2015, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine cedex
www.michel-lafon.com

*Pour mes parents, Stephen et Clarissa,
et pour ma sœur Lizzie, dont la force est infinie.*





PRÉLUDE

La forêt

2003

Il arrive qu'une femme dans la fleur de l'âge prenne soudain conscience qu'elle a pactisé avec le diable. Qu'elle est marquée de son empreinte, réduite au silence, incapable de la moindre parole contre lui, incapable de prononcer son nom dans quelque langue que ce soit... Qu'il la surveille en permanence et lui rappellera de mille façons qu'elle ne peut échapper à son emprise. Qui n'a jamais entendu ces histoires ? Parfois, le diable se présente sous la forme d'un dragon, un monstre aux griffes d'acier et couvert d'écailles. À d'autres moments, il choisit l'aspect d'un serpent qui se faufile à ras de terre et s'insinue au plus profond de nos cœurs. Il aurait autrefois pris l'aspect d'une chèvre, une bête immonde, cornue, aux sabots fendus. Mais en général, il a l'apparence d'un homme.

La beauté est sa parure favorite, son costume de prédilection.

Notre jeune femme entend du bruit dans son sommeil ; elle tend une main vers lui, mais il n'est pas là. Son corps refuse de se réveiller, elle se retourne... mais elle entend toujours ce halètement étouffé, au cœur de la maison. Elle saisit son peignoir accroché à une colonne du lit et en revêt sa peau nue. La soie glisse sur ses épaules ; une carpe aux tons orangés ondule dans son dos. Pieds nus, elle gagne la porte de la chambre en nouant sa ceinture. Elle entend de la musique. *De la musique ? Au rez-de-chaussée ?* Une voix aux intonations américaines marmonne : « Nous en avons tué beaucoup, au cours des dernières semaines, et cela rien qu'à Nadjaf... » Il n'est plus là, mais elle discerne l'empreinte de son corps sur le matelas. Il a dû faire attention de ne pas la réveiller... néanmoins, ces sons suscitent une curiosité animale. Elle entend un cri, puis un appel répété, comme un gémissement, et elle prend peur.

– Maco ? Où es-tu ? demande-t-elle dans le couloir sombre, employant son surnom affectueux. *Maco ?*

Pas de réponse.

Nichée en pleine forêt, à flanc de colline, sa maison est une sorte d'atelier où ils passent leurs week-ends. De jour, le cadre est magnifique, à l'ombre des chênes, avec le ruisseau qui coule au cœur d'un superbe jardin en labyrinthe. Le soir venu, c'est une tout autre atmosphère qui s'installe ; la jeune femme n'aime pas sortir et insiste pour verrouiller les fenêtres.

– Nous sommes trop proches de la ville, expliquait-elle dans les premiers temps. On se sent moins en sécurité que dans la vraie campagne.

– C'est une vraie forêt, non ? lui répondait-il en riant.

– Oui, mais elle n'est pas sûre.

C'est ainsi. Chaque nuit passée dans la maison donne lieu au rituel de la fermeture des issues. À présent, elle scrute le couloir, les rideaux bien tirés, dans l'air chaud et lourd. Non, elle n'apprécie pas du tout qu'il se soit absenté...

– Maco ?

Elle foule la moquette du vestibule, longe les boiseries en teck, les alcôves tapissées de livres, le divan avec ses coussins, vers l'escalier. Tout est impeccable. Elle arrive dans la cuisine en grès, avec ses plans de travail étincelants, ses céramiques du Sud accrochées aux murs, des châteaux bleus, des champs de blé, une peinture rustique... Les piments pendus aux ventilateurs, au-dessus de la cuisinière, ont pris une couleur ocre. Des saucissons sèchent dans un panier en osier. Les tomates, trop mûres, seront coupées en deux et frottées sur des tranches de pain rassis. L'îlot central ressemble à une planche à découper. La jeune femme s'accoude dessus et dresse l'oreille. Il a laissé de la musique au salon, un air de jazz de Harlem aux notes riches et veloutées... *et toujours ce bruit...*

Ce son inconnu, irréel.

Elle l'entend de nouveau. Un sanglot étouffé. Peut-être une bête qui hurle dans la nuit ? À moins qu'il ait fait une chute...

Elle emprunte un couloir sombre qui s'éloigne de la cuisine, et passe devant la salle à manger, le petit salon, vers le fond de la maison qui donne sur le jardin, ses massifs de roses et d'azalées.

– Certains ont plus de 50 ans, lui avait-il expliqué fièrement en lui faisant découvrir sa propriété.

Posant une main dans le creux de ses reins, il l'avait invitée à avancer, puis s'était penché pour lui mordre l'oreille. Elle avait

alors perçu son pouvoir d'attraction, tel un parfum opiacé mêlé à celui des roses. Elle l'avait senti comme le vent qui se lève, ce changement qu'elle désirait tant, là, parmi les topiaires du jardin, les murs de pierre en partie écroulés, les petites fontaines et les pivoines grimpantes.

Depuis le salon, le son enfle, plus clair. Elle avance à pas de loup, avec précaution, les sens en alerte. *Où est-ce ? Où est-il ?* Il y a de la lumière dans la salle de sport qu'il a mise à sa disposition pour ses chorégraphies.

– Je veux que tu te sentes libre de danser, ici. J'aime te voir danser.

Il a tapissé les murs de miroirs et installé des barres pour qu'elle puisse travailler quand elle séjourne chez lui.

De la lumière filtre tout autour de la porte entrebâillée, tel un ourlet d'or dont la lueur se déverse sur ses pieds. En sentant un courant d'air, elle s'inquiète. Y aurait-il une fenêtre ouverte quelque part ?

– Maco ? Tu vas bien ?

La porte s'ouvre, mais il n'est pas là.

Les taches brunes font penser à des projections de peinture sur le sol en bambou clair. Les gouttes dessinent des motifs irisés. Une toux sèche résonne dans ses oreilles, plus fort que les percussions d'un tabla, comme des explosions de poudre qui s'évanouissent en un bruit sourd ; son cœur s'emballe tandis que les traces sombres font place à une scène d'horreur. Le carnage a laissé des traînées sanguinolentes sur les miroirs de la salle de danse. Dans une odeur fétide de poisson pourri et d'urine, elle se penche vers une créature gémissante. Ses seins sont à peine formés, sa peau est maculée de taches, comme si du jus de grenade dégoulinait le long des veines de son cou. Un filet de sang coule de sa bouche vers le creux de son oreille. Elle gémit, hoquète, suffoque, incapable de prononcer un mot. Son corps émet des sons, mais son esprit l'a quittée. En tombant, elle a tenté de se couvrir le visage. Ses mains cherchent à cacher son sexe, à masquer sa nudité. Elle repose les yeux fermés, les joues inondées de larmes. La jeune femme s'agenouille près d'elle et la place sur le flanc afin qu'elle ne s'étouffe pas dans son propre sang. De ses mains, elle tourne vers elle la tête de la fille dénudée qui râle, trop faible pour lutter. Du sang coule de sa bouche sur le sol en bambou ciré et se reflète dans les quatre miroirs de la salle de

danse. La jeune femme écarte les cheveux de son visage en essayant d'essuyer le sang, mais les blessures sont atroces. Un morceau de chair tranché à la base gît à côté d'elle. La jeune femme est prise d'une nausée : *le monstre lui a coupé la langue*. Elle perçoit un mouvement dans son dos et sent son regard se poser sur elle.

– Appelle une ambulance, ordonne-t-elle sans se retourner.

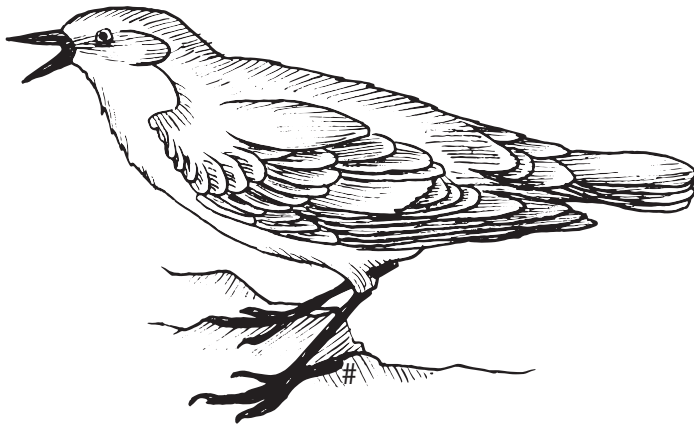
– Pourquoi ?

– Appelle une ambulance tout de suite !

– Je voulais te montrer, dit-il depuis le seuil, en se séchant les mains à l'aide d'un torchon. Te montrer ce que je fais. C'est une forme d'art, *querida*. C'est de l'art...

LIVRE PREMIER

Fragmentation



Ô Phébus ! Ô roi pythique ! Comme Philomèle hurlait et rageait ! Ô comme elle criait ! Quand elle entendit le ravissement de l'hirondelle captive du palais et connut la brutalité de son bec ! Ô ! Ô ! Il m'a fait taire ! Tandis qu'elle était suspendue dans le ciel, Apollon eut pitié et déclara : « Oiseau qui fut vierge, écris tes larmes dans les feuilles de chêne, à l'orée du bois. Consulte celles que l'on nomme sibylles, car elles connaissent les ténèbres et la lumière, et rien de ce qui a été et de ce qui sera ne leur est inconnu. » Ainsi dit-on que le rossignol niche près de certaines grottes, et que la sibylle connaît le chant de ces oiseaux.

Rex Illuminatus, extrait de
Histoire alchimique des choses, 1306

I L'ÎLE

Dans la salle des archives située à l'extrémité du cloître, le bibliothécaire compose un code de sécurité. Il passe vivement devant un meuble en teck dont les tiroirs ne sont pas plus grands qu'une carte. Dans la salle de lecture, il ralentit respectueusement le pas. La statue de marbre noir d'un vieil homme tenant son livre se dresse près d'une Vierge et d'une urne en étain. Les rayonnages en chêne tapissés de livres aux tranches usées vont du sol au plafond. Grâce à une volée de marches branlantes, on accède à une galerie d'où l'on peut monter sur une échelle appuyée contre les volumes. Derrière, une autre porte s'ouvre sur un sanctuaire : la remise cadenassée où sont conservés les manuscrits médiévaux de l'abbaye. Devant les sanitaires, le bibliothécaire s'arrête brusquement.

– Il faut vous laver les mains, me dit-il. Le livre est très fragile.

Je lui obéis.

Il a le regard vitreux sous ses longs cils de biche. Ses joues sont ridées, ses cheveux plaqués sur son crâne... Il porte à l'annulaire gauche un simple anneau d'or sur lequel est inscrit « marié à Dieu ». À l'autre main, il arbore la marque d'une bonne famille : des armoiries d'obsidienne, outre le tweed et la chemise bleue. Quand j'ai terminé, il passe à son tour les mains sous l'eau brûlante. *Toujours le même rituel.* Son odeur d'encens, de savon et de poussière me parvient. Il n'a pas subi les conséquences de la richesse. J'admire la ligne de ses épaules tandis qu'il ouvre la marche. Il devait être fort, étant jeune, lorsqu'il a créé cet endroit. Il m'a confié qu'ils ont évacué les bêtes de ces bâtiments médiévaux, relogé l'âne, l'agneau et les squatters pour reconstruire l'abbaye. Assurément, cet homme est fier de ce qu'il a réalisé.

La pièce est exiguë et son plafond est bas. Inconfortable et humide, elle n'est pas sans rappeler une salle d'interrogatoire. Elle n'est pas à la température adéquate pour conserver des livres, me

dis-je avec un soupir mais, au moins, il n'y a pas de lumière crue. Afin de réguler – sans grand succès – le taux d'humidité ambiante, un déshumidificateur ronronne à l'entrée. Des ampoules électriques enveloppent d'un voile glauque cette morgue de souvenirs absurdes. La collection personnelle de l'abbaye réunit objets courants et antiquités, plaintes et menus larcins, registres de dépenses et inventaires de blé. Certains sont plus imposants qu'un Atlas, d'autres plus petits qu'un dictionnaire de poche. Le volume que j'ai examiné la semaine dernière, non sans agacement, concernait les achats effectués pour les fêtes de 1468 à 1532. *1487... achat de deux trompettes et d'une crécelle, 12 réals*. Le tout étiqueté et numéroté par paires distantes de six millimètres. 12 15 34. 76 85 19. Au-dessus, une forme plus ancienne d'annotation, presque effacée, sur de la peau. L'ensemble est en piteux état, mais ce n'est pas de mon ressort. Je ne vais cesser de répéter au bibliothécaire que le vélin est une matière organique, de l'épiderme animal. Quand on l'étire et le sèche pour s'en servir de support, ou suit les lignes du corps de la bête. La peau n'oublie jamais la forme des muscles, l'emplacement des pattes, du cœur, de la tête. En conséquence, le parchemin est susceptible de se plisser. La tension naturelle de la peau définit celle de chaque page : soumis à une trop forte chaleur, humidité, sécheresse ou au froid, le parchemin *bouge*. En ce sens, les livres sont *vivants*. On les restaure grâce à la chaleur, en appliquant une légère pression pour les détendre, les débarrasser de leurs traumatismes. *Il convient de les traiter comme des créatures qui respirent, et non de les entasser comme des crânes dans un ossuaire. En les exposant aux éléments, on leur fait mal*. Le déshumidificateur est un compromis, mais il ne suffit pas.

Fébrile, le bibliothécaire s'approche de moi. Au centre d'une petite table éclairée par une lampe de bureau, deux triangles de bois soutiennent la couverture d'un épais manuscrit ouvert et gorgé d'eau. Je pose mon manteau sur une chaise contre le mur, puis je glisse des épingles dans mes cheveux pour dégager mon visage. Face à ma mine réprobatrice, le bibliothécaire se replie légèrement sur lui-même.

– Les premiers chapitres font partie d'un livre d'heures, déclare-t-il. Mais ici, le style change brusquement.

– Il a gelé.

Regarde-moi toute cette eau...

– Ils l'ont trouvé dans la neige.

Il tripote nerveusement ses boutons de manchettes.

– Et vous n’avez pas songé à l’envoyer directement au département de conservation des manuscrits ? Javier, vous n’auriez pas dû me faire venir ici.

Il est accablé.

– *Mea culpa !* Je suis coupable d’avoir détourné ce manuscrit, bredouille-t-il... En le recevant, je suis resté sans voix ! Je n’avais plus les idées claires. J’étais touché au plus profond de mon cœur. J’ai prié pendant une heure avant d’être en état d’agir, tant cette découverte m’a perturbé...

Sous son tweed, il se crispe.

– Nous sommes les premiers témoins...

Il tend la main et tourne les pages de l’ouvrage. Son doigt noueux glisse vers un coin.

– Le livre a été profané. C’est terrible... se lamente-t-il. Vous voyez où ils l’ont découpé... Le cahier est constitué d’un parchemin différent...

Il a presque le nez dessus.

– Ils ont tout pris sauf une page.

Feuilles découpées à la hâte, à l’aide d’instruments modernes. Découpees nettes. C’est un carnage. Une page dorée, les autres arrachées. Un moignon rigide et brutal au cœur du manuscrit.

– Est-ce bien du grec que je discerne, sous l’or ? souffle le bibliothécaire. Je me trompe ? Peut-être ai-je imaginé les lettres ? Mes yeux... Ma vue me joue des tours... Pourriez-vous... me dire ce que vous voyez ?

Un texte fantôme. À peine perceptible.

Je regarde de plus près.

Est-ce un alpha ? Un oméga ? De légères traces d’une calligraphie sous une lettre noire en latin ? Bouche bée, je scrute avidement le document. Langue pendante, j’avance avec précaution. Je cligne les yeux, je regarde encore... puis je la vois, la preuve ultime : *Rex Illuminatus*. Un nom que j’ai vu pour la première fois dans les notes d’un traité d’alchimie découvert à Londres en 1872 lors d’une vente de succession à Kensington. Il s’agissait d’une réédition publiée à Leipzig de *De la grande pierre des anciens sages* de Basile Valentin, accompagnée d’illustrations allégoriques intitulées *Les Douze Clés de la philosophie*. Sur la onzième clé, un enthousiaste avait griffonné : « Telle fut la transmutation réalisée par l’immortel Rex Illuminatus », avec une flèche désignant la devise de Basile Valentin : « Si tu chasses

de toi les ténèbres d'ignorance, et es clairvoyant des yeux de l'entendement, assurément tu trouveras une pierre précieuse qu'ont cherchée beaucoup, et que peu ont trouvée. » Sur la page que j'ai sous les yeux, je discerne sa signature appliquée à la feuille d'or sur les fantômes de lettres grecques. *Vestiges d'un palimpseste d'Illuminatus.* Une écriture sur une autre. Les traces rouges d'un cerf dans l'argile humide. Des mots anciens, laiteux, à demi oubliés, tumulus funéraire voilé d'or.

– Vous êtes toute pâle, déclara le bibliothécaire, à côté de moi, en approchant une chaise.

Retrouse tes manches. Règle la lumière.

– Il faut stabiliser le parchemin.

Je m'en veux de ma voix tremblante, de mon ton sec. Je sors l'appareil de mon sac. *Pas de flash. Capture ce qu'il y a à prendre. Enregistreur tout.*

– Picatrix va venir chercher ce livre pour le porter au département de conservation de l'université. Il faudra peut-être le lyophiliser. Nous sommes équipés pour ça.

Des nervures de moisissure pourpre rongent les marges dorées et se propagent comme la peste jusqu'au cœur des lettres. Une unique enluminure, petite, au-dessus du texte, une légère entaille sur la page, sous les lettres... des ornements majorquins réalisés sur l'île. *Écriture qui s'efface, pigments vert-de-gris qui s'effritent, détachés par endroits, outre l'exposition à l'eau.* Mon cœur se serre. *Ouvrage sérieusement imbibé par la fonte de la glace.*

– Il y aura de la paperasse, des autorisations, des formalités légales... Je resterai ici jusqu'à ce que nous disposions d'un moyen de transport adéquat. Quand nous aurons transféré le manuscrit dans notre département, vous disposerez d'un accès permanent durant la période de conservation. Nous ferons appel à votre coopération en ce qui concerne le lieu et les circonstances de sa découverte. Vous n'aurez pas à vous en séparer aujourd'hui, même s'il quitte les lieux. Quand nous aurons terminé, il vous sera rendu.

Je poursuis mon examen.

– Il faudra cinq ou six jours pour chasser toute l'humidité... voire davantage... *Traces de brûlure autour du corps du texte, projections de cire... cire d'abeille... pas de suif... sur le vélin, sans doute entreposé dans une église ou une riche demeure. Infection bactérienne sévère, reliure de basane détériorée... XVI^e ou XVII^e siècle... cartons en bois, dont l'un est brisé. Fermeoir*

ouvré suggérant la période baroque, ciselure dorée sur la couverture... motifs petit corps. Doubles feuilles de parchemin bien plus anciennes, brunies des deux côtés, rehauts d'or et encre au gallo-tannate de fer... fortement plissé. Des tanins du cuir de couverture ont taché les premières et dernières pages. Entreposé dans un endroit ouvert et instable. Gel en hiver, chaleur et humidité en été. Pages les plus précieuses manquantes, peut-être volées. En un mot : un désastre.

Je soupire, mais je suis confiante sur d'autres points.

Ne le lui dis pas.

Un nom circule dans ma tête.

Je gare la voiture au nord de mon village, le long de la route menant à l'ermitage situé au-dessus de Valldemossa. Ils ont emporté le livre à l'université, mais j'ai refusé de les accompagner. Les chimistes et le responsable des lieux s'en chargeront. Ils ont les compétences requises. Ce sont des médecins du livre, des chirurgiens. Ils disposent des pigments, des produits et de tout l'équipement nécessaires : scalpels, humidificateurs, aimants et poids. Je marche d'un pas vif pour canaliser mon énergie.

Arriver si près pour perdre ce qu'il y a de plus précieux. Pense à Harold Bingley, bien au chaud dans son bureau de Belgravia, à Londres. Chez Picatrix, nous sommes voisins de la reine. Un quartier un peu particulier pour des bureaux, loin des bibliothèques et des musées. Notre fondateur l'a choisi car il était proche de son hôtel préféré. Pourtant, on ne le voit jamais. Seul Harold Bingley a ce privilège. Que va-t-il penser ? Nous avons localisé l'objet que vous cherchiez sans trop de difficultés. Une tempête déchaînée, une vieille église et quelques moines qui, en éteignant un incendie, dénichent un livre qui n'est autre que le palimpseste que nous traquions – Tu n'as rien fait pour mériter des louanges. J'imagine l'homme qui va recevoir cette information. Ils ont retrouvé le manuscrit, monsieur, mais le palimpseste d'Illuminatus est manquant. Il a été dérobé. Il a disparu. Il est perdu.

Sera-t-il en colère ?

Optimiste ?

Ressentira-t-il la même frustration intense que moi ?

Je ne sais rien de lui, mais les rumeurs ne manquent pas : *c'est un Américain, du Texas, spécialiste du capital risque à New York, donateur du Met. J'ai entendu dire qu'il était professeur d'histoire antique et qu'il a hérité d'une grande fortune de son épouse brahmane récemment décédée. Non, non, non : Picatrix est un ingénieur israélien qui a vendu sa plate-forme à*

Google pour trois milliards... à la base collectionneur obsessionnel des écrits d'Isaac Newton sur l'alchimie, il traque les sources de Newton. Nous en parlons alors que nous ne connaissons de lui que l'ampleur de sa fortune – qui est immense – et ses convictions étrangement comparables aux miennes. Et maintenant, je suis à la tête de l'équipe de M. Picatrix. Je marche dans la neige. N'ayant à lui montrer qu'un livre moisi dont il manque une série de pages.

J'ai rejoint les rangs de Picatrix il y a deux ans, par un après-midi pluvieux d'octobre, dans cette lumière si particulière qui baigne Londres en automne. J'étais convoquée dans un café très chic, proche de St James's, sur Piccadilly. Splendide marbre noir et blanc à motifs géométriques, colonnes somptueuses, laque japonaise, coupes, théière édouardienne dans le style de George III, argenterie étincelante, coiffures sophistiquées et boutons de manchettes en or... À l'heure prévue, Michael Crawford, professeur de lettres classiques et archiviste des collections spéciales de la bibliothèque de l'université de Stanford, se présenta, accompagné d'un monsieur en costume des plus austères. Exubérant dans ses gestes et mesuré dans ses paroles, Crawford est confortablement installé dans la soixantaine. Il n'a pas peur de trahir des origines du Midwest, dont il a l'accent traînant. Mentor de mon année de licence, il est spécialiste de l'imagerie multispectrale et papyrologue. Son ami semblait un peu pincé, avec des joues si pâles qu'elles étaient striées de veines bleutées.

– Je vous présente Harold Bingley, directeur adjoint de Picatrix, déclara Crawford.

– Ravie de vous rencontrer, dis-je en tendant la main.

– Moi aussi, répondit Bingley avec un léger zézaiement.

Ils firent signe à une serveuse.

– Quelle triste journée, commenta Bingley tandis que Crawford déclarait :

– Je ne prendrai pas de thé. Un jus de fruit pressé. Pamplemousse et gingembre, peut-être ? Et vous ?

Je commandai à mon tour, cachant mes pieds sous la table. Je portais mes grosses chaussures de marche de tous les jours. Trouées sur les côtés, crottées de boue, des lacets sur le point de craquer, elles avaient beaucoup servi, pour ne pas dire qu'elles étaient bonnes à jeter. Mon angoisse monta d'un cran. Mes ongles non manucurés, pas une trace de maquillage... *Ils vont me démasquer.*

– Appréciez-vous vos recherches actuelles ? s’enquit Bingley.

– Énormément.

– Et votre travail avec les universités ? Est-il assez stimulant ?

Je ne répondis pas tout de suite, car tout commentaire positif aurait été un mensonge.

– Non.

Harold Bingley se mit à griffonner dans un calepin qu’il avait sorti de sa poche.

– La nouveauté est un bienfait pour l’âme, le meilleur des défis. N’est-ce pas, Crawford ?

– Absolument, répondit-il en tapotant l’épaule de Bingley.

Les deux hommes voulurent savoir si j’avais des questions à leur poser.

Picatrix est financé par un milliardaire. Serait-ce une contrainte ?

– N’est-ce pas étrange de travailler pour un client anonyme ? demandai-je.

Bingley fronça les sourcils.

– Comment gérez-vous la pression ? poursuivis-je tant bien que mal. Vous ne vous sentez pas compromis sur le plan intellectuel, compte tenu de vos critères ?

– Je vois plutôt cela comme un privilège, maugréa Bingley.

– Qu’en est-il de l’homme lui-même ?

– Notre fondateur est plutôt un laïc. Il ne prend pas parti. Son objectif est la restauration et la publication de manuscrits perdus, notamment les chefs-d’œuvre littéraires et scientifiques de l’Antiquité... Il considère leur disparition comme l’une des plus grandes tragédies de l’histoire. C’est un paléographe très sérieux.

– Vous décririez Picatrix comme une organisation laïque ?

– En toute honnêteté, oui.

– Et si je travaillais pour vous, vous n’entraveriez pas mes intérêts ?

– Au contraire, mademoiselle Verco, nous les financerions.

Vous feriez quoi ?

– Tous ? bredouillai-je.

– Dans la limite du raisonnable, dit-il en se tournant vers Crawford. Tu es sûr d’elle ?

Je n’inspirais pas la confiance.

Crawford hocha la tête d’un air de conspirateur.

– C’est l’une de nos meilleures, Bingley, je ne te recommanderais jamais quelqu’un de médiocre.

Ce dernier toussote délicatement dans un mouchoir en dentelle.

– Voici notre proposition, mademoiselle Verco. Nous avons une équipe d’élite. Nous sommes dans la position unique de pouvoir aider les esprits avec lesquels nous souhaitons travailler. Picatrix s’en remet à votre intelligence, et si vous faites vos preuves sur le terrain, nous vous suivrons. Puisqu’il s’agit de votre entretien, mon rôle est de poser des questions. Comment vous décririez-vous ?

– Tu lui fais peur, Harold ! s’esclaffa Crawford.

Bingley sourit d’un air faussement modeste.

– Pourquoi cette timidité, mademoiselle Verco ? Quelles sont donc vos passions illusoires ?

Sur la route de l'ermitage, je relève mon col pour me protéger du froid. Ils vont me montrer où ils ont trouvé ce maudit livre. Aujourd'hui même. Maintenant. *Accélère le pas.* La pluie a fait place à la neige qui volète doucement. Le trajet n'est pas long et le froid me libère l'esprit. J'ai mon écharpe autour du cou et mon bonnet enfoncé sur les oreilles, mes mains nues dans les poches. Les bus grimpent le long d'une route très étroite qui serpente dans la montagne. Je me hâte vers la fourche de Deia quand j'entends les coups de klaxon d'un camion, derrière moi.

– *Com estàs !* lance un paysan au nez rouge et boursoufflé, en passant un bras par la fenêtre pour frapper sa portière. Où vas-tu comme ça ?

Je lui réponds que je monte à l'ermitage.

– *Anem-hi !* Monte vite ! Il fait trop froid pour marcher.

Sur le chemin, il bavarde tranquillement.

– Tu es au courant ? La foudre est tombée sur la chapelle ! En pleine nuit ! Un incendie sur la falaise !

Il me pose des questions sur notre maison, le jardin. Mon Francesc peut-il l'aider à tailler les roses de sa femme ? Je hoche la tête. *Francesc a la main verte. Francesc a de grandes mains.*

– Tu n'es pas à l'université, aujourd'hui ? J'ai vu descendre ton homme, ce matin, en voiture.

– Non.

Je suis une femme libre.

– Vous formez un beau couple, déclare le paysan en s'engageant sur la route de montagne.

Il pose les yeux sur mes doigts abîmés.

– Tu devrais porter des gants par ce froid.

Dans l'ouest escarpé de Majorque, la forêt grimpe sur les versants depuis la mer, parmi les champs cachés, peuplés d'oliveraies et de

moutons moribonds. Une route sans marquage quitte la grande corniche qui longe la côte et traverse les bois bleus. Le camion gronde et grince, rétroviseurs rabattus, pour franchir une étroite ouverture dans la roche. Mon chauffeur retient son souffle. Un moine en tenue de travail nous accueille. Il vient de nourrir son troupeau et a les mains maculées d'une poussière rougeâtre. Les dents aussi acérées que la chaîne des Pyrénées, il s'exprime dans le dialecte majorquin et évoque les agneaux de l'année. *Il n'y a pas un homme de moins de 50 ans, ici*, me dis-je. *Ces moines vieillissants sont une espèce en voie de disparition.*

En attendant l'arrivée du prêtre, je m'appuie sur un rocher pour balayer du regard jardins et vergers, jusqu'aux falaises. La nature sauvage et la mer me font du bien.

La voix perçante de Harold Bingley vient se mêler au vent du large et me ramène dans l'élégant café londonien. Les lampes qui descendent du plafond, ébène, verre et dorures... Saumon et caviar... Bingley verse du thé dans sa tasse à l'aide d'une passoire en argent, puis il mord dans un délicat petit sandwich avec un murmure d'aise. *Exquis*. Il s'essuie délicatement le coin des lèvres.

– Un philosophe du XIII^e siècle rédige des recettes d'alchimie dans la tradition reprise par le *Livre de la lumière* de l'alchimiste franciscain Jean de Roquetaillade en écrivant par-dessus une série de codex grecs. Un palimpseste doublement remarquable : d'abord parce que l'œuvre en latin semble signée par Rex Illuminatus en personne, ce qui en fait le premier écrit illuminationnien original jamais découvert. Ensuite, le texte grec qu'il recouvre évoque le sixième volume des manuscrits de Nag Hammadi. On observe en effet un poème hellénique sans doute composé à Alexandrie au II^e ou III^e siècle de notre ère, plus tard recopié par un scribe sur parchemin, et par-dessus lequel Illuminatus a écrit au XIII^e siècle. Si nous connaissons l'existence de cet ouvrage, c'est parce que nous en détenons une page grâce à un concours de circonstances des plus exceptionnels.

« Une coïncidence heureuse, mademoiselle Verco, un hasard absolu, cet élément éphémère qui régit notre travail. Il y a quelques mois, un chercheur de l'université d'Oxford a présenté des mentions de l'œuvre de Rex Illuminatus citées dans des carnets non publiés de l'alchimiste américain Eyrénée Philalèthe, à Londres, en 1677. Ces notes recèlent des extraits traduits d'un texte qui semble remonter à quatre siècles plus tôt, un livre de magie que les médiévistes appellent *Chrysopée de Majorque*. Ces carnets relient l'auteur de la *Chrysopée de Majorque* à un mystérieux Catalan ayant séjourné à l'abbaye de Westminster de 1328 à 1331, sur ordre du père supérieur